

Images d'une ville plurielle

Montréal vu par... Patricia Rozema, Jacques Leduc, Michel Brault, Atom Egoyan, Léa Pool, Denys Arcand

Yves Rousseau

David Cronenberg
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1992). Review of [Images d'une ville plurielle / *Montréal vu par...* Patricia Rozema, Jacques Leduc, Michel Brault, Atom Egoyan, Léa Pool, Denys Arcand]. *24 images*, (59), 68–69.

MONTRÉAL VU PAR...

PATRICIA ROZEMA, JACQUES LEDUC, MICHEL BRAULT,
ATOM EGOYAN, LÉA POOL, DENYS ARCAND.

IMAGES D'UNE VILLE PLURIELLE

par Yves Rousseau

Ce n'est pas le plus beau ni le meilleur film tourné sur et à Montréal mais qu'importe? Plusieurs des reproches qu'on peut faire à *Montréal vu par...* tiennent à la nature même du projet, forcément hybride, qui oblige à entrer de bonne foi dans les conventions du film à sketches. On dit souvent qu'il y a autant de films que de spectateurs mais cette fois, il faut multiplier par six auteurs et mettre le tout au carré parce que Montréal est une ville plurielle, peut-être plus un patchwork de quartiers qu'une entité homogène. Et c'est justement ce métissage — et sa difficulté — qui ressort de ce Montréal vu par six personnalités fortes, tant dans les différences d'approche entre les épisodes qu'à l'intérieur même de chaque histoire autonome.

Pour Patricia Rozema (comme pour Egoyan mais on y reviendra plus tard) c'est évidemment le sentiment d'«étrangèreté» qui prédomine; d'abord par la question du langage. *Desperanto* (que j'appellerais plutôt Cendrillon de Toronto) adopte une démarche quasi scientifique, dans sa première partie du moins, où un corps est placé dans une substance, pour voir ce que ça fait. Le corps en question étant celui d'une ménagère de Toronto (on pourrait croire de la planète Mars) plongée dans un party francophone branché et sous-titré; la réaction est immédiate. On assiste à un réjouissant exercice de cruauté envers un personnage qui ne peut même pas se défendre par la parole. Le gag des sous-titres est donc non seulement drôle en soi mais porteur du malaise ontologique propre à la dualité linguistique et on y prouve par l'absurde à quel point les mots peuvent être

assommants. Le salut de Cendrillon viendra plutôt par les images, ou du moins, la fuite dans l'imaginaire, fut-il colonisé par un film québécois, en l'occurrence *Le déclin...* soudain purgé de tout cynisme, dont les figures emblématiques conduisent un carrosse-ambulance jusqu'à l'apothéose: faire du frotte-frotte et léviter sur le toit du stade. Bref, la fin est décevante.

Par l'évocation du destin d'un portrait de Jacques Viger, premier maire de Montréal, Jacques Leduc, avec *La toile du temps*, poursuit une démarche qui traverse l'essentiel de sa production: la question de la mémoire et du temps. On peut se rappeler que sur une trame à peu près similaire, Otar Iosseliani nous avait donné *Les favoris de la lune*, film qui bénéficiait d'une durée de plus de deux heures. Or, c'est justement le temps qui manque à Leduc pour faire exister ses personnages: les époques se télescopent beaucoup trop rapidement. De plus, le parti pris quasi brechtien de la mise en scène (adresse au spectateur, théâtralisation, utilisation d'archives — qui rappellent un peu les recherches de *La guerre oubliée*) étouffe le message de Leduc (l'amnésie a une ville) sous un certain didactisme. Ici, le métissage est technologique; outre les procédés ci-haut mentionnés, Leduc propose un melting-pot, une sorte de collage d'images animées qui n'est pas sans rappeler paradoxalement le médium le plus amnésiant qui soit: la télévision, en particulier la tendance vidéoclip. L'idée de la pirouette finale du retour au plateau de tournage est cependant très bonne et merveilleusement servie par la performance d'Yves Jacques.

Michel Brault met en place une série d'éléments de très grande qualité (comédiens, lumière, caméra et traitement sonore) au service d'un scénario malheureusement très prévisible dans *La dernière partie*. Nous assistons à deux rituels entrecroisés: celui d'un match de hockey au Forum et la mise à mort d'un couple par la femme. Mais on sent dès le départ que tous les arguments sont en faveur de la femme, que le type est pitoyable, qu'elle a bien raison de partir. La partie est trop déséquilibrée, ça ne fait pas un bon match du côté couple. Par contre, les images de hockey sont d'une grande beauté, un mélange de chorégraphie et de corrida un peu mélancolique, impression renforcée par un travail très soigné de la bande sonore. Il y a aussi, dans les regards que lance le mari à son joueur préféré (Carbonneau) quelque chose qui humanise le personnage, quelque chose comme de la tendresse pour un fils fantasmé.

On avait déjà remarqué une quantité de pictogrammes dans le sketch de Brault, voilà qu'Atom Egoyan en fait le pivot de sa narration. Le langage tel que parlé par les humains est disparu, restent les cassettes et les sigles (Montréal possède pourtant une des signalisations les plus mauvaises du monde) dans une ville peuplée de sourds-muets. Il y a néanmoins quelques touches humoristiques, de l'ironie, qui relèvent un épisode qui s'étire comme un suspense au ralenti. Le comédien est très bon car on le sent comme un corps totalement imprévisible, comme nous, prisonnier d'une narration, lui avec une cassette-guide, nous devant le défilement de la bande filmique. En fait, c'est le moins montréalais de tous



Paule Baillargeon et Rémy Girard dans *Vue d'ailleurs* de Denys Arcand



Sheila McCarthy et Robert Lepage dans *Desperanto* de Patricia Rozema

les sketches. On remplace une église par une autre, deux ou trois noms de rue et on pourrait être dans n'importe quelle grande ville occidentale.

Mais il était temps qu'arrive quelque chose de vraiment fort, jusqu'ici *Montréal vu par...* est une alternance de temps forts et de temps faibles, souvent à l'intérieur d'un même sketch. Léa Pool donne ici un petit bijou qui frôle la perfection. Montréal respire, existe, nous est révélé dans une splendeur hallucinée, à l'heure du loup, celle qui précède le lever du soleil. Léa Pool présente littéralement le fil (et le film) d'une vie à travers le parcours d'une femme agonisant dans une ambulance. Et on a terriblement envie qu'elle vive cette mourante, c'est elle qui tient le fil, elle est notre moteur de fiction, si elle s'arrête, le film s'arrête aussi, les images, la musique, la mémoire, tout s'arrêterait. Ne resterait que le noir et le silence: la mort. Rarement un

film m'a donné à tel point le sentiment de la fragilité et de la splendeur de la vie, sans moralisme ni discours lénifiant, avec un minimum de dialogue, une incroyable économie narrative.

Denys Arcand de son côté fait dans l'opulence et la dépense propres aux mondanités diplomatiques. Il a trouvé dans le scénario risqué (car il implique une cassure de ton radicale) de Paule Baillargeon un matériau tout à fait dans ses gorges. On retient bien sûr le numéro de Rémy Girard mais chaque rôle secondaire est parfaitement ciselé. Une faune bigarrée déblatère sur Montréal, on en entend de toutes les couleurs, les échanges sont vifs, on ne traîne pas, on rit parfois jaune devant les clichés (qui partent toujours d'une vérité mais la trafiquent) et les coups en bas de la ceinture puis tout à coup, on vire à 180 degrés. Des tropiques contemporains on passe à l'hiver montréalais du début des

années 60, parce qu'un personnage prend en main le récit. On va se faire raconter une histoire, celle d'une rencontre aussi passionnée qu'éphémère mais dont les turbulences agitent encore la narratrice. Ce virage vers le récit érotique, en plus d'être en soi un beau fantasme, est bien pris en charge par la mise en scène, qui devient dépouillée, presque austère, avec une monochromie propre aux souvenirs obsédants.

Il est intéressant de noter que les deux meilleurs épisodes de *Montréal vu par...* doivent beaucoup à l'imaginaire de deux femmes et c'est peut-être une des caractéristiques de Montréal. D'ailleurs, chez Rozema et Brault les femmes ont aussi prépondérance. Signe des temps ou spécificité? Reste qu'en proposant plus d'une heure (sur le total) de très bons moments de cinéma, *Montréal vu par...* est une consolation dans le désert de la dernière année de production locale. ■

MONTRÉAL VU PAR...

Québec, 1991. Couleur. 127 minutes.
Dist.: Cinéma Plus.

Desperanto (ou Let Sleeping Girls Lie)

Ré. et Scé.: Patricia Rozema. Ph.: Guy Dufaux. Mont.: Susan Shipton. Mus.: Geneviève Letarte, Diane Labrosse, Michel F. Côté. Int.: Sheila McCarthy, Charlotte Laurier, Alexandre Hausvater, Robert Lepage, Denys Arcand, Geneviève Rioux.

La toile du temps

Ré.: Jacques Leduc. Scé.: Jacques Leduc et Marie-Carole de Beaumont. Ph.: Pierre Letarte. Mont.: Pierre Bernier. Mus.: Jean Derôme. Int.: Jean-Louis Millette, Normand Chouinard, Monique Mercure, Yves Jacques.

La dernière partie

Ré.: Michel Brault. Scé.: Michel Brault et Hélène Le Beau. Ph.: Jean Lépine. Mont.: Jacques Gagné. Mus.: Osvaldo Montes. Int.: Hélène Loiselle et Jean Mathieu.

En passant

Ré. et Scé.: Atom Egoyan. Ph.: Eric Cayla. Mont.: Susan Shipton. Mus.: Mychael Danna. Int.: Maury Chaykin et Arsinée Khanjian.

Rispondetemi

Ré. et Scé.: Léa Pool. Ph.: Pierre Mignot. Mont.: Dominique Fortin. Mus.: Jean Corribeau. Int.: Anne Dorval, Sylvie Legault, Elyse Guilbault, Marcel Gauthier, Karine Mercier.

Vue d'ailleurs

Ré.: Denys Arcand. Scé.: Paule Baillargeon. Ph.: Paul Sarossy. Mont.: Alain Baril. Mus.: Yves Laferrière. Int.: Domini Blythe, John Gilbert, Rémy Girard, Paule Baillargeon, Raoul Trujillo, Guylaine St-Onge.